



Raclure **blanche!**

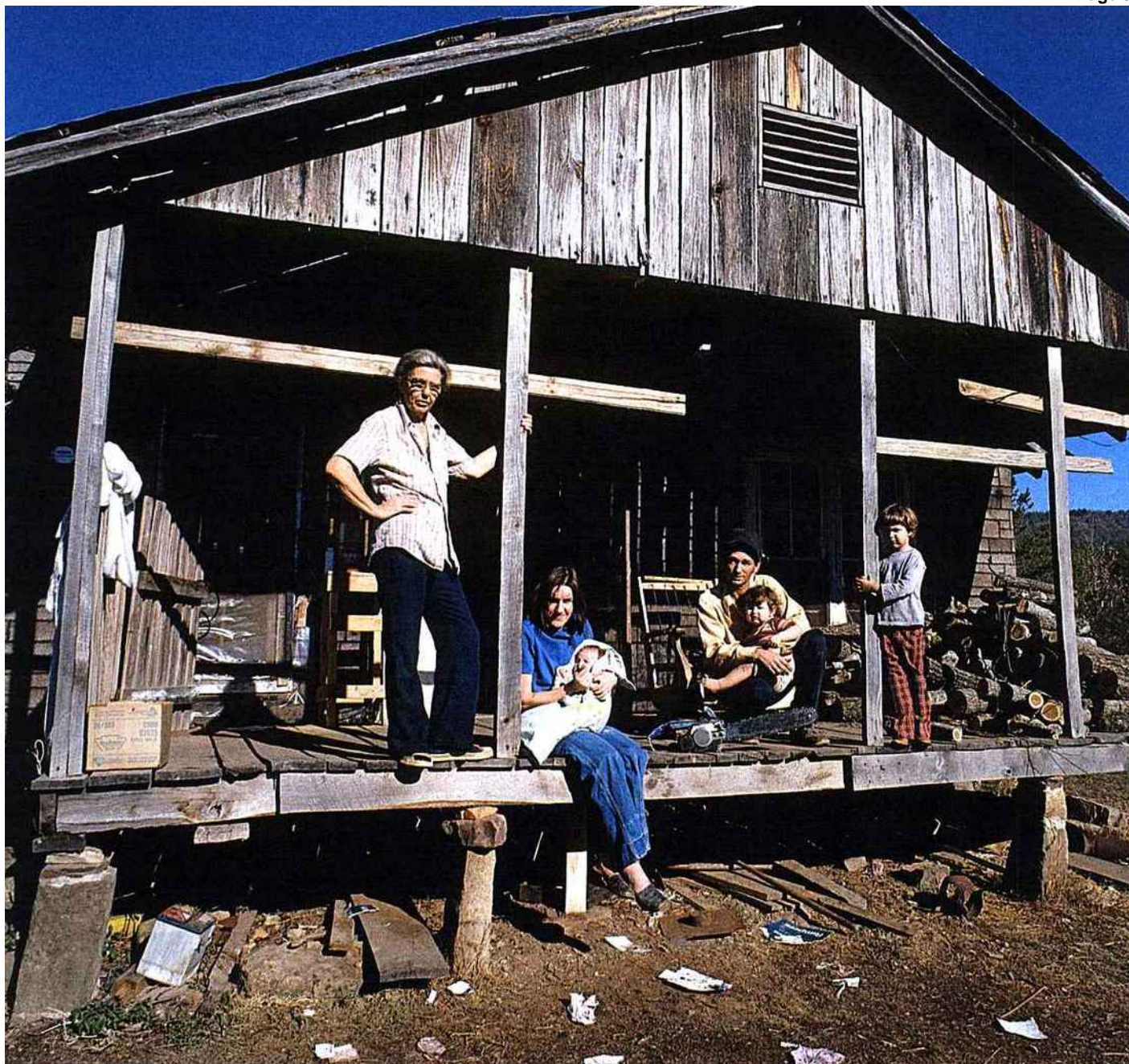
Né dans les quartiers noirs de Baltimore vers 1830, l'argot *white trash* désigne le dégénéré de naissance, porteur des stigmates des pires abjections morales. Rencontre avec un personnage qui hante la conscience des États-Unis depuis les Pères fondateurs protestants et dont le rappeur Eminem est l'ultime avatar à ce jour.

▶ 26/01/12

& INVITÉE

Sylvie Laurent

est docteur en littérature américaine, maître de conférences à Sciences Po Paris, chercheur invité à l'université de Stanford. Elle a publié l'année dernière *Poor White Trash. La Pauvreté odieuse du Blanc américain* (Presses universitaires de Paris [Sorbonne](#) 2011).



Portrait d'une famille
pauvre. Arkansas,
États-Unis,
septembre 1980.

■ **François Angelier** : L'expression *Poor white trash* peut être traduite par – je vous cite – « *sale raclure blanche, sale blanc, sale race* », un oxymore un peu aberrant puisque le trash n'est normalement pas réservé aux Blancs...

Sylvie Laurent : C'est même censé être le contraire! L'Amérique s'est fondée sur l'idée que les classes sociales n'existaient pas. Les différences de statuts et de conditions entre les individus étaient justifiées, expliquées par la question raciale. Pour simplifier : aux Blancs d'origine saxonne, la destinée classique de diriger le pays et aux populations

de couleur, avec leurs différentes déclinaisons, celle de rester dans les strates sociales inférieures. Or, très rapidement, une contradiction est apparue dans cette image fantasmée de l'Amérique, puisque, visiblement, des Blancs échouaient eux aussi, des Blancs étaient pauvres. Toutes sortes de causes ont été invoquées. Par exemple, la responsabilité de la Couronne britannique qui avait importé des esclaves blancs à fond de cale, sortis des taudis de Londres pour être débarqués en Amérique. Mais, finalement, les explications ne « collaient » pas très bien avec leur vision de l'esclavage où les Blancs devaient maintenir les

Noirs en servitude. Les Noirs seront les premiers à se rendre compte qu'il existe des Blancs au statut social plus dégradé que le leur – les premiers aussi à utiliser l'expression *white trash*. Et à dénoncer l'imposture de la « suprématie blanche » qui a fait tenir le pays pendant très longtemps.

Cela explique peut-être la singularité du *white trash*. Il y a toujours eu des pauvres blancs aux États-Unis qui portent, selon l'endroit, des noms différents. En général, ils ont pour point commun d'avoir une double image, négative et positive. Dans les Appalaches, on les désigne par le mot *hillbilly*, popularisé quand on a découvert la country music et le charbon au début du xx^e siècle. Dans cette chaîne montagneuse qui est un lieu de fantasme aux États-Unis, il y aurait de l'endogamie, des tribus celtiques se reproduisant entre elles, pas vraiment des Indiens, mais presque! Le *hillbilly*, c'est le brave rustaud, le montagnard tellement grossier qu'il en devient drôle. Mais aussi le *hillbilly* de *Delivrance* [le film de John Boorman, 1972], beaucoup moins comique.

Dans les États franchement esclavagistes du Sud cotonnier, on utilise plutôt le terme de *redneck* pour désigner la brute épaisse, le raciste primaire dont il n'y a rien à tirer. Quoique, dans certains cas, des populations revendiquent le terme, un côté « brut de décoffrage » et authentique : on parle alors de *redneck pride*. Dans d'autres régions du pays, on trouve d'autres mots, comme *cracker* en Floride. Il existe donc des différenciations régionales.

F. A. : Pourquoi le « pauvre blanc » est-il traité avec autant de violence ?

S. L. : Ce qu'on ne pardonne pas au *white trash* et qui me semble fondamental, c'est une détermination raciale suspecte. En plus d'être dégénérés, d'être des Blancs qui échouent, de vivre dans des conditions qui font honte à la classe moyenne, ils ne sont peut-être pas si blancs que ça! L'hypothèse qu'il y ait eu, à l'origine de leur dégénérescence, un métissage – qui avec les Indiens, qui avec les Noirs – aurait nourri une « pensée raciale » et la réflexion eugéniste, qui a connu de beaux jours aux États-Unis au xx^e siècle. Ne franchiraient-ils pas la ligne raciale pour aller

s'encanailler du côté des Noirs? S'ils vivent comme des Noirs, s'ils sont aussi dégradés et aussi indignes qu'eux, c'est peut-être parce qu'ils partagent un peu plus que des conditions de vie... Ce n'est pas seulement une haine de classe qui s'exprime, mais aussi l'idée d'un *Lumpenproletariat* « racialisé » : d'une certaine façon, il pourrait tout aussi bien être noir, mexicain ou basané. Le *white trash* est un peu basané dans sa pauvreté.

F. A. : Un auteur revient souvent dans votre livre. Il s'agit de Louis Chevalier, auteur d'un livre légendaire, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du xix^e siècle* [1958]. Le *white trash* serait-il dangereux parce que non laborieux ?

S. L. : Entre le *white trash* et la description de Louis Chevalier, il y a des correspondances vraiment pertinentes. Si on regarde la façon dont, au xix^e siècle, les populations misérables sont représentées en France – les pauvres d'Eugène Sue, dans *Les Mystères de Paris*, par exemple –, on est frappé par la peur qu'inspire cette populace, ces hordes pouvant déferler et s'emparer des bourgeois. J'ai

beaucoup lu Zola, plus jeune : quelque chose, dans *La Terre* [1887], évoque irrésistiblement ce qu'on lit sur les populations rurales aux États-Unis – la proximité sexuelle, la dégénérescence, l'incapacité à sortir d'une misère crasse. En l'occurrence, Louis Chevalier a joué un rôle fondamental pour moi : grâce à lui, j'ai compris à quel point littérature et sciences sociales ont partie liée. Les historiens ont toujours cherché dans la littérature une façon de se représenter le peuple – et ce, quelle que soit leur recherche de vérité et de scientificité.

F. A. : Les Américains admirent pourtant ceux qui ont réussi en partant de rien...

F. A. : Les Américains admirent pourtant ceux qui ont réussi en partant de rien...

S. L. : Avoir connu la pauvreté, pour un Blanc, est un stigmate dont on ne se défait jamais. L'expression *white trash millionaire* ressemble à une plaisanterie, mais elle veut bien dire – comme pour Eminem – que l'accumulation de biens matériels ne change pas cette conscience de soi, la honte d'avoir été traité en paria.

À l'origine de leur
dégénérescence, n'y aurait-il
pas un métissage? se
demande la « pensée raciale »

@ COURRIEL

Francine
16.01.2012

...J'ai enfin pu saisir d'où vient et comment agit cette fascination des écrivains américains pour leurs éclopés de la société. Pas toujours faciles, vos horaires, et le podcast, c'est à mes yeux de la conserve antiradio. La radio, c'est l'éphémère, le fugace, le saisi au vol, une communauté d'écouterants qui se fait et se défait : on est tous ensemble et ça disparaît à jamais, à jamais...



Les parents Shaddon et leurs six enfants. Arkansas, États-Unis, septembre 1980.

Jean-Baptiste Thoret* : Vous utilisez le verbe « *entrasher* »...

S.L. : L'« *entrashment* », c'est la menace d'un processus de dégénérescence. Les stigmates, les signes qui vous identifient comme étant *white trash*, finissent par former une esthétique, une sorte de kitsch un peu chic.

J.-B. T. : La dimension spectaculaire du *white trash* est alimentée aussi bien par celui qui regarde que par celui qui est regardé...

*

Chroniqueur à « Mauvais genres », Jean-Baptiste Thoret est critique de cinéma et historien.

S.L. : L'outrance est recherchée en permanence. D'où le personnage *white trash* truculent, hyper-violent, agressif, hypersexualisé; ou, à l'inverse, catatonique, paresseux, alcoolique. Cette esthétique

de l'excès a aussi partie liée avec Elvis Presley, pauvre Blanc qui, une fois sur scène, se déhanche, choque, défie les conventions. Cela provoque à la fois attraction et répulsion, et aussi beaucoup de paternalisme, de misérabilisme, voire un certain voyeurisme, dans la littérature et au cinéma. Je recommande vivement *White Lightnin'*, film de Dominic Murphy [2009] sur Jesco White, un danseur venu des Appalaches. Il donne une représentation extrêmement éclairante des fantasmes *white trash* d'aujourd'hui. On est encore dans l'exotisme, le regard anthropologique qui cherche l'indigène, le natif, le primitif – et qui, à force de chercher, le trouve ou le crée. C'est très folklorique, les personnages jouent du banjo, ils parlent un anglais improbable. Chris Offutt, le grand écrivain des Appalaches, raconte que, gosse, il croisait sans

arrêt de grands chercheurs de la Ivy League* qui enregistraient sur un magnétophone cet anglais « élisabéthain », alors que les gens du coin étaient supposés avoir une sous-culture de bouseux!

J.-B. T. : Vous avez évoqué le rappeur et acteur Eminem...

S. L. : Eminem est né dans le Missouri, il ne vient pas du Vieux Sud, contrairement à Nelle Harper Lee**, mais de la ville la plus ségréguée du nord des États-Unis, Detroit. C'est cette ségrégation matricielle, cette frontière, qui lui a fait prendre conscience de l'identité *white trash*. Lui, Blanc pauvre, partageait plutôt la communauté de destin des Noirs, les intouchables de la société américaine, dont il a assimilé le langage vernaculaire, le hip-hop, pour ensuite – comme les Afro-Américains ont repris le mot « nègre » – récupérer l'insulte *white trash*. Il sera le clown *white trash* d'une parodie à la vertu de dénonciation sociale.

J.-B. T. : Ce que montre très bien le film de Curtis Hanson, *8 Mile* [2002], dans lequel joue Eminem. Le titre renvoie à la séparation entre les pauvres et le reste de la ville...

S. L. : Oui. 8 Mile Road est la route qui sépare le

centre-ville de Detroit, peuplé à 98 % de Noirs, et les quartiers suburbains peuplés à 98 % de Blancs, où se retrouvent la classe moyenne, la classe ouvrière et certains *trailer parks**** comme celui dont Eminem est issu.

J.-B. T. : Il y a une scène formidable, le zénith du film, lorsque Eminem accepte une *battle*, un duel oratoire, contre Papa Doc. Il finit par le dénoncer comme bourgeois! D'un seul coup, Papa Doc, noir de peau, devient blanc pour le spectateur; et Eminem, un Noir à la peau blanche...

S. L. : Peau noire, masque blanc; peau blanche, masque noir! Eminem mène à son terme la terreur

absolue de la société du Sud qui a vu naître le mot *white trash* : le métissage interracial. En s'identifiant – et il n'est pas le seul – à la condition noire, il peut parler de la *white America*, en lieu et place de

« Eminem incarne sciemment tous les fantasmes et toutes les terreurs de cette Amérique de classes raciste »

« l'Amérique des puissants ». Il reste aussi chez Eminem le goût du gothique sudiste; il est très identifié à Jerry, le héros de *Massacre à la tronçonneuse*, de Tobe Hooper [1974]. Eminem incarne sciemment tous les fantasmes et toutes les terreurs de cette Amérique de classes raciste. Il est le premier à dire : « *Je suis white trash dans toutes les acceptions du terme, vous allez détester ça. Je suis la pire chose qui vous soit arrivée depuis Elvis.* » ■



Groupe d'universités privées du nord-est des États-Unis considérées comme les plus prestigieuses.



Auteur de *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, Nelle Harper Lee a reçu le prix Pulitzer en 1961.



Terrains de mobile homes et de caravanes.



W. T. P.

By Eminem

*Now you can do this on your own
But everyone knows that no one likes to be alone
So get on the floor and grab somebody!
Ain't nothin' but a White Trash Party!
So let's have us a little bash
And if anyone asks
If there ain't no one but us trash
You dunno, you better ask somebody
Cuz we're havin' a White Trash Party!*

Vous pouvez faire ça par vous-mêmes.
Mais, tout le monde le sait, personne n'aime être seul.
Donc entrez sur la piste et attrapez quelqu'un !
Ce n'est rien d'autre qu'une white trash party !
Faisons une bonne petite baston
Et si quelqu'un demande,
Il n'y a personne d'autre que nous les bouseux,
Tu n'sais pas, tu ferais mieux de demander,
Parce que nous faisons une white trash party !
Refrain de W. T. P. (White Trash Party),
tiré de l'album *Recovery* (2010)